

Le chaos fertile *Cuervo de Carlos Ferrand*

Gérard Grugeau

Tendances actuelles du cinéma américain
Number 49, Summer 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24200ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (1990). Review of [Le chaos fertile / *Cuervo de Carlos Ferrand*]. *24 images*, (49), 72–72.

LE CHAOS FERTILE*

par Gérard Grugeau



Kim Yaroshevskaya. «Un scénario qui emprunte autant à la bande dessinée et au serial rocambolesque qu'à l'héritage hétéroclite et flamboyant du réalisme magique propre à la littérature latino-américaine.»

Dès le générique, le *Cuervo* de Carlos Ferrand (coscénarisé avec Martin Girard) affiche ses couleurs. Celles d'une pluralité fourmillante, d'un chaos turbulent d'images et de sons exploités comme véhicules privilégiés de la proposition esthétique. Car rarement dans un téléfilm, la forme a-t-elle régi à ce point le contenu pour nous offrir un objet somptuaire, au sein duquel l'univers fantaisiste et débridé de Ferrand explose dans un formidable élan d'autonomie poétique.

Une femme d'un certain âge (pétillante Kim Yaroshevskaya, si proche d'un état d'enfance miraculeusement préservé) part sur les traces de sa sœur jumelle, disparue en Amérique du Sud à la fin des années 40. Le sémillant et placide détective privé Achilles Cuervo, dit «Le corbeau», l'accompagne dans ses recherches (attachant Nelson Villagra). Voilà pour l'intrigue de base : une intrigue sinueuse à souhait qui ne recule devant aucun rebondissement abracadabrant, quitte à laisser au passage quelques plumes. De toute évidence, dans cette jungle polyphonique d'un imaginaire en cavale, les doutes et les retenues de l'intelligence discursive n'ont pas leur place. L'uni-

vers de *Cuervo* appelle une lecture concupiscente. Il repose sur un pur dispositif de plaisir, plaisir qui, comme on le sait, est directement proportionnel au degré d'abandon que l'on veut bien concéder. Abandon ici aux méandres d'un scénario qui emprunte avec jubilation autant à la bande dessinée et au serial rocambolesque (tendance kung-fu et autres) qu'à l'héritage hétéroclite et flamboyant du réalisme magique propre à la littérature latino-américaine. Il faut voir avec quel aplomb stupéfiant Carlos Ferrand nous invite à pénétrer à coups de caméra-machette dans une réalité labyrinthique, qui se transforme sous nos yeux en une singulière chambre d'échos aux harmonies visuelles et rythmiques envoûtantes. Pour reprendre les termes de Saul Yurkievich, écrivain argentin spécialiste de la littérature latino-américaine, *Cuervo* consacre à sa façon «le règne des synesthésies qui musicalisent le visuel et visualisent l'auditif». Par la recherche constante d'une expressivité visant à échapper au carcan du réel immédiat, Ferrand en appelle au dérèglement des sens. Très alertes, le découpage et le montage restructurent l'espace et le temps en dosant savamment les effets de

surprise et les plages plus contemplatives (belle descente en bateau du fleuve Amazone). Et le cinéaste inscrit ainsi au cœur du film la marque prégnante de son tempérament, sans conteste celui d'un véritable metteur en scène qui, à l'instar du personnage de Clorinda, fonctionnerait essentiellement à l'intuition.

L'architecture filmique de *Cuervo*, qui tend par ses paramètres esthétiques à privilégier une totale émancipation du récit, n'est certes pas exempte de failles. Le scénario et les dialogues manquent parfois de rigueur et n'échappent pas à une certaine forme de naïveté que le propos délibérément ludique du film ne saurait justifier pleinement. De même, insuffisamment cernés, les personnages n'emportent pas notre totale adhésion et la confrontation tant attendue entre les deux sœurs dans les entrailles luxuriantes de l'Amazonie déçoit par sa mièvrerie. Sans doute l'exploitation bon enfant du thème du double aurait-elle gagné à s'aventurer sur le terrain plus trouble de la dualité humaine. Au-delà de telles réserves, on ne saurait toutefois boudier son plaisir face à ce premier essai fort honorable d'un cinéaste inspiré, qui relève à bras le corps le défi de la fiction. Ou plutôt devrait-on dire d'un «artisan» inspiré, tant l'art selon Ferrand nous semble fait de bric et de broc et relever d'une esthétique de bazar, au sens noble du terme. Chose certaine, *Cuervo* apporte la preuve lumineuse qu'il est possible de sortir le téléfilm de sa grisaille conformiste habituelle. Alors, à quand un film de Carlos Ferrand sur le grand écran ? En ce qui nous concerne, le rendez-vous est pris. ■

* Expression empruntée à Robert Benayoun

CUERVO

Québec 1990. Ré. et Scé. : Carlos Ferrand. Ph. : James Gray. Mon. : Yves Chaput. Mus. : Pierre Marchand. Int. : Kim Yaroshevskaya, Nelson Villagra, Elizabeth Chouvalidzé. 80 min. Couleur.